



www.portal-lem.com

LINGUE D'EUROPA E DEL MEDITERRANEO

Collana coordinata da Giovanni Agresti e Henri Giordan

16

Sezione V

Analisi del discorso

diretta da Giovanni Agresti

Direttori

Giovanni AGRESTI

Henri GIORDAN

Comitato scientifico

Alain ALCOUFFE

Michele DE GIOIA

Fernand DE VARENNES

Paola DESIDERI

Alain DI MEGLIO

Enrica GALAZZI

Annarita MIGLIETTA

Alberto SOBRERO

Tullio TELMON

AURORA FRAGONARA

ÉNONCIATION ET CONTEXTE MÉDIATIQUE

LE CAS DE LA DÉSIGNATION
DES RÉFÉRENTS SUR LA SCÈNE THÉÂTRALE



aracne



ISBN
979-12-218-0128-6

PREMIÈRE ÉDITION
ROMA 2 MAI 2022

Table des matières

Introduction	9
Partie I Cadrage théorique	23
1.1 Le média : les concepts de distance et de dispositif	24
1.1.1 La distance comme condition d'existence du média.....	24
1.1.2 Le média comme dispositif.....	25
1.2 Brève revue des approches non-éminemment sociologiques des médias.....	27
1.2.1 La multimodalité.....	27
1.2.2 Le média comme écologie	29
1.3 Le discours médiatique.....	34
1.3.1 Le modèle du discours médiatique proposé par Patrick Charaudeau	34
1.3.2 Discussion du modèle de discours médiatique	36
1.3.2.1 L'instance d'interprétation	37
1.3.2.2 Modèle du discours médiatique et écologie.....	37
1.4 Spécificités de l'énonciation sur scène : axes d'énonciation et schéma d'énonciation théâtrale	39
Partie II Méthodologie et présentation du corpus	43
2.1 Les concepts de marqueurs et de corpus	43
2.1.1 Les marqueurs linguistiques : la distorsion possible de leur fonction.....	46
2.2 La méthode inductive-déductive	47
2.2.1 Les étapes de l'analyse	50
2.2.2 Les cautions méthodologiques.....	51
2.2.3 La mise en contexte et l'approche quantitative-qualitative	52
2.2.4 L'étude du même texte selon plusieurs grilles d'analyse.....	53
2.3 La méthode inductive-déductive appliquée à notre corpus : un premier aperçu.....	54
2.3.1 Notre objet d'étude : l'adaptation.....	55
2.3.2 Adaptation, transmédia et transfiction	55
2.3.3 L'adaptation : le principe logique de l'équivalence	56

2.4 Les dispositifs médiatiques avec lesquels nous travaillons	59
2.4.1 Le livre	59
2.4.2 Le théâtre	60
2.5 Le corpus choisi	63
2.5.1 Le choix du <i>Petit Prince</i>	63
2.5.2 Le choix de l'adaptation de Virgil Tanase : l'« effet loupe »	64
Partie III Analyse du corpus	71
3.1 Les contraintes de la mise en scène	71
3.1.1 La deixis	73
3.1.2 La nomination	75
3.2 Analyse des marqueurs de la mise en scène	76
3.2.1 La désignation de l'espace	76
3.2.1.1 Les déictiques des lieux et les déictiques présentatifs	76
3.2.1.2 La désignation des lieux	78
3.2.2 La (re)nomination des personnages	82
3.2.2.1 Présentation du personnage par lui-même	82
3.2.2.2 Présentation du personnage par un autre personnage	84
3.2.2.3 Personnage se montrant au travers du contenu sémantique ou de l'acte d'énonciation	84
3.2.3 La (re)nomination des objets de scène	85
3.2.3.1 Le tabouret et l'avion	86
3.2.3.2 Le vase et le fez / l'archet du violon et la moustache	87
3.2.3.3 Le violoncelle et le puits	89
3.3 Remarques conclusives	90
Conclusion	97
Bibliographie	101

Nous tenons particulièrement à remercier Virgil Tanase pour avoir eu l'amabilité de nous transmettre le scénario et la captation de son spectacle, sans lesquels il ne nous aurait pas été possible de mener à bien ce travail. Les extraits analysés dans cet ouvrage sont reproduits dans le respect du document fourni ainsi que du travail d'adaptation effectué.

Dans cet ouvrage nous proposons une réflexion sur le contexte médiatique qui est en interaction avec – et intervient dans – la formulation des contenus énonciatifs. Souvent évoqué comme l'un des paramètres pour l'analyse du discours et/ou pour le type de genre discursif, le média peut également être étudié en tant que dispositif, qui, de par sa configuration, peut exercer une influence sur l'expression verbale. Dans cette dernière acception, il est considéré comme une composante contextuelle qui entre en interaction avec les énoncés et les locuteurs. Cela signifie également que les composantes du média sont à leur tour traités comme des référents extralinguistiques, qui sont appréhendés et verbalisés.

Afin de vérifier cette hypothèse, nous nous sommes penchée sur l'expérience théâtrale et sur le dispositif médiatique de la scène. Ce choix nous a permis de réfléchir au statut des acteurs et des objets de scène ainsi qu'au rôle de l'allocutaire lors de la performance théâtrale.

Avant de présenter le cadre théorique, la méthodologie et les analyses, il est toutefois nécessaire d'explorer le concept de contexte, qui est convoqué dans plusieurs domaines : linguistique énonciative (qui regroupe à son intérieur plusieurs courants), sémantique référentielle et théorie des média.

Ces trois domaines, aussi bien que la variété des approches possibles au sein de la linguistique énonciative, permettent de rendre compte de la productivité de ce paramètre, qui est convoqué lors de l'analyse de différents observables : des productions linguistiques, des *realia*, des produits médiatiques.

La conceptualisation du contexte en linguistique énonciative

En linguistique énonciative et en analyse du discours, le rôle du contexte dans la construction du sens est central.

Nous pouvons faire remonter les premières prises en compte de ce facteur à la théorisation benvenistienne de l'énonciation.

Définie par Benveniste comme « la mise en fonction de la langue par un acte individuel » (1966), l'énonciation se caractérise par un fort ancrage dans son contexte de production. Les énoncés peuvent présenter une référence implicite ou explicite au contexte. D'après Benveniste, l'acte même d'énonciation permet d'inscrire dans l'énoncé les paramètres spatio-temporels (par exemple à travers des expressions déictiques comme *ici* et *maintenant*), le locuteur et son interlocuteur (à travers des déictiques de personne *je* et *tu*). La conception de l'énonciation décrite par Benveniste confère une place éminente à la *deixis*, la construction du lien référentiel à partir de la contextualisation du signe linguistique dans une situation de communication donnée. Benveniste emprunte cette définition des expressions déictiques à Jespersen (1922) et Jakobson (1963), qui parlaient plutôt de *shifters*. Le fait d'être des mots qui nécessitent du renvoi au contexte pour être décodés, implique le fait que ces mots enregistrent – et communiquent – des données contextuelles au moment de leur énonciation.

Les travaux de Jespersen, de Jakobson et de Benveniste se penchent surtout sur les coordonnées spatio-temporelles et les pronoms personnels qui identifient les interlocuteurs permettant de repérer la source et la cible de l'énonciation. Cependant, à partir de ces considérations préliminaires, le concept de contexte peut être élargi.

Si on considère les différents développements et orientations en analyse linguistique, on peut constater que la reprise du concept d'énonciation est productive pour plusieurs approches qui convoquent également d'autres disciplines. La variété des théorisations et des courants énonciatifs montre en effet qu'il existe différents traitements du concept et du rôle du contexte, selon des angles d'attaque variés. À ce propos, il nous semble pertinent de proposer une lecture des principales articulations entre la conceptualisation de l'énonciation et d'autres disciplines.

L'analyse du discours, qui est largement tributaire des travaux sur l'énonciation initiés par Jakobson et Benveniste, étudie surtout les effets et les interactions entre les faits linguistiques et leur contexte social. En ce sens, les discours sont les produits des interactions réalisées à l'intérieur d'une communauté. En développant le concept de formation discursive théorisé par Foucault (1966, 1969) ainsi que la théorie de

l'énonciation benvenistienne, Dominique Maingueneau¹ a mis l'accent sur différents aspects de l'activité linguistique qui sont caractérisés par une dimension sociale. L'une des notions clés, qui découle de celle de formation discursive, est que le choix des mots et des tournures, l'intention communicative, ainsi que leur organisation sont en rapport avec le contexte social, le positionnement que les locuteurs recouvrent dans la société. Elles rendent également compte des idéologies. Les jeux de positionnements, centraux ou périphériques, dominants et subordonnés, impliquent également la prise en compte de variables, par exemple les rapports de pouvoir entre les instances et les interlocuteurs. Cette disparité au sein des rapports de pouvoir comporte des retombées en termes de marges d'action (prise de parole, mode et lieu des discours) ainsi que d'accès aux connaissances. Globalement, cette approche insiste sur la nature sociale du langage ainsi que sur les entrelacements entre les discours et les instances qui les produisent.

Vu la position de prééminence qu'ils accordent aux discours, conçus comme « l'entre-deux » installé entre langue et société, les travaux en analyse du discours convoquent également (et parfois implicitement) le concept d'action que l'individu peut exercer sur la réalité grâce à ses prises de parole. Dans ce sens, l'analyse du discours emprunte certains concepts au courant philosophique et linguistique de la pragmatique. Cette influence est visible par exemple dans l'intérêt que certains analystes du discours « à la française » ont porté à la théorie et à la pratique de l'argumentation.

Au-delà de ces dialogues et confrontations théoriques (nous rappelons au passage, les réflexions et les divergences entre Benveniste et Austin sur les critères d'identification des performatifs), la pragmatique se présente comme un courant (et donc un cadre théorique) à part entière avec sa propre vision du langage et de son rapport au contexte. L'approche pragmatique en sciences du langage est hérité du courant philosophique analytique (nous pensons ici à l'ouvrage de Strawson, 1950, cité par Recanati) qui naît au sein des milieux académiques anglo-saxonnes. Ce courant met l'accent sur le rôle et l'importance du langage en considérant

¹ Pour une revue représentative des travaux de Dominique Maingueneau, nous renvoyons aux références bibliographiques à la fin de cet ouvrage.

que les différentes structures communicatives sont une clé d'accès aux structures logiques de la pensée. Ce présupposé, centré sur l'être humain, n'exclut pour autant la présence et le rôle d'une réalité extralinguistique sur laquelle la pensée s'applique et le langage s'exprime. Le courant pragmatique récupère le concept du contexte en insistant sur les actions (et donc les modifications) que la parole peut apporter sur la réalité. L'extralinguistique est donc en interaction et en relation avec les mots : comme Searle le remarque (1969), les différents types d'actes de langage (assertifs, directifs, promissifs, expressifs, déclaratifs) s'articulent autour de l'axe ajustement des mots à la réalité/modifications de la réalité à travers les mots².

À partir de ces constats, d'autres linguistes se sont intéressés aux manières dont les langues enregistrent la présence et le rôle du contexte. À ce propos nous citons ici les travaux de Ducrot (1984, 1989) et de Récanati (1988). Ducrot souligne comment la sémantique de certains mots (par exemple les verbes) contient des implications logiques relevant d'un certain contexte (par exemple : le verbe « arrêter » qui présuppose le fait qu'une action soit en cours de déroulement). Récanati a travaillé le concept de transparence de l'énonciation. En s'inspirant de la pragmatique grecienne (Grice, 1975) et de Wittgenstein (1953), il a mis en évidence deux aspects des énoncés : ce qui est dit et ce qui est montré. Le dit relève du contenu verbalisé, le montré de la manière dont l'énoncé est véhiculé en fonction du but à atteindre. L'objectif de la communication, qui est une donnée contextuelle, se montre ainsi dans l'énoncé et contribue à la définition de sa structure.

Le concept de contexte peut également être abordé sous l'angle des sciences cognitives, autrement dit du traitement psychologique et physiologique des données extralinguistiques.

Les approches cognitives tendent plutôt à étudier les positionnements des locuteurs, leurs interactions, ainsi que les traitements possibles des référents et leurs rapports entre cerveau et esprit. C'est dans cette dernière perspective que se situent les travaux de Toussaint (1983, 1987,

² À ce sujet, nous rappelons l'exemple, le plus célèbre parmi ceux donnés par John Austin : le mariage, où par la parole ritualisée, l'état des choses du monde – ainsi que la situation et le statut des personnes – sont modifiés.

1989, 1997, 2004) sur l'engrammation, c'est-à-dire l'hypothèse opératoire de l'inscription physique du référent dans le cortex cérébral, opération qui sert à structurer la pensée.

L'esprit et la conceptualisation sont des centres d'intérêt également pour d'autres chercheurs. Nous citerons ici Pottier et Culioli, avant de nous attarder sur l'articulation entre énonciation, contexte, praxis et concept propre au courant praxématique.

Pottier (1992) conçoit l'existence d'un seul univers référentiel, compréhensif des réalités extralinguistiques ainsi que des concepts, les deux exprimables à travers le langage. Il propose un parcours bidirectionnel qui va du monde référentiel à l'énonciation en passant par la pensée et la faculté de langage. Dans ce parcours se profilent deux interfaces principales : les opérations de conceptualisation qui permettent la saisie du monde référentiel par la pensée et la compétence de langage qui permet l'énonciation dans les différentes langues naturelles (Pottier, 1974 : 329). Néanmoins, les travaux de Pottier possèdent une vocation généralisante, qui les éloigne à première vue de la notion d'énonciation. En adoptant une approche cognitive, Pottier se focalise principalement sur les rapports entre pensée et langage. Cependant, si d'un côté Pottier (1992 : 67-68) se focalise sur la noémique, c'est-à-dire le repérage des unités de sens universelles, indépendamment des langues ; de l'autre il articule sa recherche autour d'un paramètre temporel et dynamique qui prévoit une activité cognitive, et donc une expression située chronologiquement. En reprenant les notions de temps opératif et de structure bi-tensorielle, il élabore un modèle de production du sens (le trimorphe universel) anthropocentré (Pottier, 1987 : 28-29) : l'homme, ses perceptions, ses schèmes mentaux et ses actions sont à la source de la production du sens et de l'interprétation du contexte. Ce centrage sur l'être humain est réalisé dans une perspective temporelle qui prévoit l'existence d'un passé et d'un avenir par rapport au cadre expérientiel de l'être humain/ source : la cognition (antécédent), la situation (simultanée, présente) et l'intention (le déroulement à venir). La situation, qui correspond au présent, est le moment où se réalise la coïncidence entre monde référentiel, sujet et expression. Cette coïncidence correspond au *je, ici, maintenant* de Benveniste, c'est-à-dire à une situation d'énonciation. En travaillant sur la catégorie du temps, le modèle proposé par Pottier

contribue ainsi à une mise en perspective cognitive et sémantique de l'énonciation.

Culioli approche la question du rapport entre énonciation et sciences cognitives en problématisant la relation entre analyse linguistique et étude de la pensée. Sa réflexion s'articule autour d'un modèle divisé en trois niveaux et fondé sur l'idée de représentation. Culioli (1990 : 19-28) conçoit trois paliers d'analyse pour toute énonciation : représentations mentales (les notions, comprises comme l'ensemble des perceptions sensori-motrices, croyances et représentations psycho-culturelles), représentations linguistiques et représentations métalinguistiques. Les représentations mentales font l'objet d'un axiome : elles ne sont pas directement accessibles et connaissables du linguiste et elles se manifestent au travers des occurrences (Culioli, 1990 : 50-58). Même si ces notions ne sont pas accessibles directement, elles laissent néanmoins des traces linguistiques, que l'on peut repérer dans les textes, sous forme de marqueurs. Le texte et ses marqueurs forment par conséquent le deuxième palier, celui des représentations linguistiques, issues de l'activité cognitive. Le troisième et dernier palier est celui des représentations métalinguistiques, c'est-à-dire celui de l'analyse proprement dite. Le modèle culiolien se base ainsi sur « l'hypothèse optimiste » (définition donnée par Sylvain Auroux in Valette, 2006 : 270) suivant laquelle Culioli postule une correspondance entre les niveaux métalinguistique et linguistique, de manière à simuler – et seulement simuler – la configuration du niveau extralinguistique, c'est-à-dire des notions (Culioli, 1990 : 23, 1999a : 45, 53, 1999a : 122, 1999b : 66).

Quant au courant praxématique, il allie énonciation, sciences cognitives et praxématique, grâce au concept du praxème.

Le praxème est le concept-pivot qui témoigne des fondations réaliste, anthropologique et cognitive de la praxématique. Il est conçu comme l'unité-base de la production du sens qui s'instaure à l'issue de l'élaboration linguistique de l'expérience humaine, lorsque l'être humain est confronté au monde extérieur (Lafont, 1978 : 15 ; Siblot, 1997 : 3). Au cœur de la notion de praxème se situe la *praxis*, c'est-à-dire les pratiques de mise en relation entre la langue et la réalité, comprise comme l'ensemble des aspects matériels, sociaux et culturels qui environnent la production et la circulation des énoncés. Cette pratique,

qui lie l'activité humaine au réel, se divise ultérieurement en *praxis* manipulative-transformatrice, qui correspond à l'action transformatrice de l'homme sur le monde, et *praxis* socioculturelle, autrement dit la validation sociale qui accompagne l'action sur le monde et l'acte de parole conséquent (Bres, 1998 : 22). Ainsi, les praxèmes gardent la trace laissée par le contexte d'énonciation au moment de son expression (1978 : 140) et rendent compte du découpage du monde par les locuteurs, parce qu'ils correspondent « à des expériences socio-historiques de collectivités culturelles » (Lafont, 1978 : 142). Le critère de la *praxis*, qui règle la définition du praxème, se fonde sur une logique de tri (Lafont, 1978 : 144). Cette opération de triage définit d'abord des couples antonymiques de traits sémantiques, sur la base de la compétence et le vécu du locuteur, et opte ensuite pour l'actualisation d'un trait au détriment de son antonyme. L'actualisation d'un trait sémantique comporte la définition d'un autre couple d'antonymes et d'un choix conséquent, toujours sur la base des compétences et de l'expérience du locuteur. D'après Lafont (1978 : 144), ce processus récursif qui procède par emboîtement, permet d'identifier des traits sémantiques de plus en plus spécifiques, et d'aboutir ainsi à la définition d'un praxème dans une langue et dans un contexte socio-culturel donné. Le praxème peut ainsi être considéré comme une unité de puissance (Lafont, 1978 : 139) : sa signification est variable selon le contexte socio-technique, d'interaction sociale et situationnelle (1978 : 146). Il devient le médiateur entre le sens stable du mot et son énonciation en contexte.

L'appréhension et le rôle du contexte pour la définition du praxème contribuent à distinguer cette notion de celle de sémème, compris comme faisceau de sèmes. Le praxème se distingue également du sémème (Greimas 2007 [1966], 1970, 1983 ; Rastier, 1987 : 18-37). La définition du praxème permet justement de déterminer comment et pourquoi, sur une base expérientielle, un certain mot regroupe un faisceau déterminé de sèmes (Siblot, 1998 : 26-27). Dans ce sens, la distinction entre sèmes afférents et sèmes inhérents (Rastier, 1987 : 44-45) peut être considérée comme le résultat de cette coopération entre linguistique et extralinguistique. Si la définition du praxème se focalise sur le rapport entre le mot et son référent, les sèmes de la sémantique interprétative récupèrent plutôt ce rapport dans une perspective textuelle, où l'afférence des sèmes est déterminée par rapport au cotexte

et à la situation de communication, alors que l'inférence est considérée comme le sens stable et établi par le système de la langue.

Le processus qui permet aux praxèmes d'être définis est appelé par Lafont actualisation. Il consiste en un programme d'activation d'un trait sémantique, ou d'un ensemble des traits, dans un contexte et dans un laps de temps donné, qui va de la conception au discours réalisé, sans qu'aucune des autres actualisations possibles dans d'autres contextes soit « éteinte » (Lafont, 1978 : 148). L'exemple, le plus important d'actualisation porté par la praxématique est celui du nom. L'acte de nommer est en effet considéré par Lafont comme l'acte foncier du langage : il est la forme expressive primordiale de saisie et catégorisation de la réalité (Lafont, 1978 : 19-20).

La notion d'actualisation est élaborée en praxématique en partant de la réflexion sur la chronogénèse menée par Gustave Guillaume (1970 [1929] : 21) et par Charles Bailly (1932 : 82) sur les opérations psychologiques qui permettent le passage du réservoir virtuel de la langue à la réalisation des actes de parole concrets. Globalement, l'actualisation repose sur une pulsion atavique de l'être humain : la pulsion communicative. Cette pulsion pousse l'être humain vers l'expression-communication et permet de définir, de manière symétrique, les interlocuteurs : le locuteur se dispose à communiquer parce qu'il perçoit, et tient pour vraie, la présence d'un allocutaire. L'allocutaire, par sa réponse (et donc son adhésion et son entrée dans l'échange communicatif), reconnaît le locuteur en tant que tel. Cette dynamique montre comment toute énonciation se réalise dans l'intercommunication (Lafont, 1976 : 46-48).

Étant une opération cognitive, l'actualisation témoigne de la création du spectacle du monde et de la représentation de la réalité du locuteur (Lafont, 1978 ; Verine, 1988 : 38-42). Cette représentation varie selon deux facteurs, l'un étant la contrepartie de l'autre : le degré de saisie de l'objet extérieur de la part du sujet-locuteur et le degré de présence du locuteur dans la situation d'énonciation. Au contraire de la théorie de l'énonciation benvenistienne, qui considère que le sujet et le contexte qui entrent en interaction sont déjà des instances à part entière possédant une seule et unique modalité de donation, la théorie du sujet praxématique (Barbérís, 1998 : 200-201) considère que l'autoperception

du sujet/locuteur et la saisie de la réalité de la part du sujet sont variables et peuvent se réaliser de manière graduelle.

À l'instar de la classification proposée par Gustave Guillaume, la réalité, saisie sous forme de représentation, se produit d'abord comme virtuelle (*in posse*), ensuite comme émergente (*in fieri*) et enfin comme entité achevée et clairement saisissable (*in esse*). Le palier *in esse* réalise l'interaction entre le sujet et l'objet du monde extérieur : la conscience du sujet est entièrement exposée à l'objet et l'objet existe parce que la conscience du sujet est à même d'attester et d'énoncer son existence (Barbérís, 1998 : 203). Le sujet est ainsi une caution de vérité et un critère de réalité. Le *je* autorise l'existence de quelque chose par le filtre de sa propre conscience (caution) et parce qu'il est capable, une fois exposé à un objet extérieur donné, de montrer qu'il existe (critère de réalité).

Ce bref état de l'art montre comment l'étendu et les acceptions que le concept de contexte peut recouvrir sont sûrement dues à la variété des travaux et des approches qui caractérisent l'étude des phénomènes énonciatifs. Lors de notre analyse, nous nous attarderons dans un premier temps sur des aspects relevant de la praxématique (ce qui explique le nombre des pages que nous y avons consacré ici) aussi bien que de la pragmatique. Les résultats obtenus nous permettront de réfléchir aux rôles et aux positionnements discursifs du locuteur, mais surtout de l'allocutaire.

Cependant, les questions liées au rôle et à la verbalisation du contexte sont en réalité plus larges que celles que nous pouvons nous poser en rapport avec l'énonciation.

La conceptualisation du contexte en sémantique référentielle

Comme les études en praxématique le montrent, les questions liées au traitement du contexte dans les discours interrogent l'existence et le statut des référents. Ces interrogations peuvent intéresser la manière dont on appréhende, catégorise et nomme la réalité. Les questions énonciatives touchent par conséquent au traitement des référents et ont une influence sur la manière dont les *realia* extralinguistiques sont communiqués.

À ce propos, Georges Kleiber (1997, 1999) a opéré une distinction entre les différents niveaux d’appréhension du référent. Ces niveaux sont à la base non seulement de la désignation, mais également de la circulation et du traitement discursif de ces réalités extralinguistiques.

Un premier niveau d’expression, défini, le « socle commun », est formé de l’ensemble des traits sémantiques qui sont identifiés, compris et partagés par la communauté des locuteurs. Il s’agit, d’après Kleiber, de traits représentant des caractéristiques objectives et identifiables au-delà de l’expérience subjective du locuteur. Le second niveau de désignation représente en revanche l’ensemble des connotations dont les mots peuvent être chargés, selon les contextes situationnels et socio-culturels (qui relèvent, eux, du vécu du locuteur). Le sens est ainsi à la fois motivé et construit : il est le résultat d’une tension entre les sollicitations provenant des objets qui rentrent dans le périmètre perceptif des cinq sens, s’offrant ainsi à l’examen des structures physiologique et psychologiques propres aux êtres humains, et les paramètres interprétatifs socio-culturellement définis.

Le média, un type de contexte ?

Le média peut être conçu comme un dispositif, c’est-à-dire un ensemble de supports, grandeurs sémiotiques et pratiques socio-culturelles qui orientent l’usage communicatif et la réception des contenus. Ils sont en eux-mêmes une forme de contexte dans lequel les énoncés s’inscrivent et qui peut avoir une influence sur l’expression verbale.

Cette influence peut être conçue et étudiée de deux manières : (i) en tant qu’apport à la construction et à la communication du sens (ii) en tant que limite, avec laquelle les autres composantes doivent composer. Si on considère que l’influence en question est une limite, alors deux résultats possibles sont attendus : (i) la présence d’une contrainte pour l’expression rend particulièrement difficile, voire impossible, la communication de certains contenus³ ; (ii) cette contrainte peut être surmontée par le recours aux ressources expressives des autres

³ Voir le cas, cité par Gaudreult et Marion (1999) de l’adaptation BD de Proust.

composantes. Cette seconde perspective exploite ainsi les ressources propres à chaque grandeur sémiotique (Greimas et Courtès, 1993).

En outre, au vu du fait que chaque média possède ses caractéristiques, il est également possible d'étudier si et comment les énoncés et/ou leur lien aux référents se modifient en fonction des interactions établies avec d'autres sémiotiques à l'intérieur d'un seul dispositif. À cet égard, la pratique de l'adaptation permet de maintenir le même contenu à communiquer et de faire varier le contexte médiatique de production de ce contenu. Surtout pour ce qui est des adaptations des contenus narratifs, la correspondance entre adapté et adaptation est assurée par le fait que la création – grâce à l'imagination- des récits repose sur la construction d'un monde possible (Wolf, 2012 ; Dolezel, 1988 ; Pavel, 1988 ; Ryan, 2010), qui établit les valeurs de vérité des entités, c'est-à-dire les modalités d'existence des personnages, des relations tissées (et donc des actions et réactions réalisées au cours de l'histoire) et des chronotopes choisis⁴. Cette stabilité du contenu, nous permet de nous focaliser sur les modalités de sa réalisation dans les différents contextes médiatiques.

Notre travail est organisé en trois parties.

Dans un premier temps, nous présentons le concept de média et son intégration à la théorie de l'énonciation. La définition que nous adoptons pour ce concept met en dialogue la sémiotique et les sciences cognitives, les deux considérées comme des disciplines contributives potentielles de la linguistique, au vu du fait qu'elles s'intéressent à la production du sens. Nous avons choisi de faire abstraction des approches éminemment sociologiques des médias parce qu'elles sont souvent centrées sur les pratiques de diffusion et de réception des objets médiatiques ou médiatisés. En ce sens, elles nous éloignent des données linguistiques et des opérations de désignations qui sont au coeur de ce travail.

⁴ Il convient ici de préciser que l'activité imaginative à la base de la création d'un monde possible est à l'oeuvre/ s'active lors de la création des mondes à faible taux de ressemblance avec le monde réel, comme dans le cas de la sciences-fiction, mais également pour ces univers qui présentent un ensemble nourri de traits en commune avec la réalité.

À l'aide du schéma du discours médiatique proposé par Charaudeau, nous montrons ensuite comment le concept de média peut être intégré dans un schéma de la communication plutôt discursif, qui prend donc en compte la dimension énonciative en identifiant les instances de production et de réception. Le schéma de la communication médiatique proposé par Charaudeau présente un autre avantage : il montre sous le prisme de l'énonciation le caractère de distance propre à ces messages. Nous terminons cette partie par la présentation des caractéristiques de l'énonciation théâtrale.

La deuxième partie présente le cadre méthodologique dont nous nous servons. Dans un premier temps, nous avons réfléchi au concept de marqueur et à son rapport avec le cadre théorique afin de montrer que le repérage des traces linguistiques, à la fois symptôme et preuve, d'un phénomène discursif, est le produit d'une démarche inductive-déductive. La définition d'une grille d'analyse qui permet d'identifier les marqueurs repose en effet sur des va-et-vient répétés entre le corpus et le cadre théorique. Le but est double : se servir des connaissances acquises pour analyser les textes et s'appuyer sur les évidences fournies par le corpus qui peuvent à leur tour orienter les cadrages théoriques que nous mobilisons pour l'analyse. Suite à ces précisions, nous passons à la présentation de notre observable (l'adaptation) et de notre corpus (*Le Petit Prince* et ses adaptations au théâtre), tout en expliquant les choix méthodologiques et les paramètres que nous avons adoptés pour sa constitution.

La troisième partie identifie dans la construction et le traitement des référents sur scène l'une des spécificités du dispositif médiatique et donc de l'énonciation théâtrale. Les modalités d'expression et de fonctionnement de cette spécificité sont approfondies à l'aide de l'analyse de l'adaptation théâtrale du *Petit Prince*. Le fait d'étudier une adaptation permet tout d'abord de pouvoir comparer les ajustements d'un même contenu, dans ce cas narratif, dans deux médias différents, ce qui permet de faire ressortir, par contraste, les spécificités de l'activité énonciative dans chaque média. Comme nous allons le rappeler dans cette partie, l'adaptation théâtrale du *Petit Prince* permet d'étudier les effets de ce changement de contexte sur les énoncés parce que l'activité de réécriture, surtout pour les dialogues, est très limitée. Cette préservation du texte permet de centrer les analyses sur le rapport au